

LA GAZETTE DE LA LUCARNE

La Lucarne des Écrivains

115 rue de l'Ourcq, Paris XIX^e

tél./fax 01 40 05 91 51

courriel : lalucarne@alicepro.fr

site : <http://lucarnedesecrivains.free.fr>

L'automne, c'est de
l'hiver avec de l'été.

RAMUZ



15 octobre 2009 – 2^e année – N° 19
Sainte-Thérèse

À la Sainte-Thérèse, les feux de l'amour s'apaisent

1,50 €

Au voleur ! Au voleur !

par Paul DESALMAND

TÉLÉCHARGER un film ou un roman s'apparente à du vol. Soyons même plus clair : *c'est du vol !*

L'œuvre artistique correspond à un travail et, en conséquence, doit être rémunérée.

L'attitude des gauches (*la gauche n'existe plus*) – Jack Lang excepté – qui bloquent, par tous les moyens, le projet Hadopi destiné à réglementer le téléchargement sur Internet est paradoxale. En principe, les gens de gauche luttent pour une meilleure rémunération des travailleurs et un plus grand respect de leurs droits. Or, dans ce cas précis, leur action tend à l'absence de toute rémunération et au mépris des créateurs. Proudhon disait : « La propriété, c'est le vol. » Nos politiciens prétendument de gauche ont renversé la proposition. À leurs yeux, « Le vol, c'est la propriété. »

La multiplication des amendements est l'un des moyens de bloquer le projet. Dans un communiqué, le SNAC¹ signale que l'un de ces amendements propose de renommer le projet « Projet de loi tendant à préserver le patrimoine des artistes redevables de

l'impôt de solidarité sur la fortune, et à faciliter l'accumulation du capital ». Comme le fait remarquer l'auteur de ce communiqué, il faut vraiment ne rien connaître au monde de la création pour imaginer qu'il se limite à des personnes riches et connues. Il est vrai que, selon un adage grec, il n'existe que deux professions s'accommodant d'une totale ignorance : la mendicité et la politique.

À défaut d'en faire partie, si ces politiciens avaient pris la peine de lire *Les Intellos précaires*², ils auraient déjà eu une vision plus juste des milieux de la création. Cette lutte démagogique, politicienne, contre un projet allant dans le sens d'une défense des créateurs est attristante.

Ce refus d'une réglementation au nom de la liberté et de la défense des miséreux me fait penser à un passage des souvenirs de François Maspéro. Celui-ci avait créé une librairie, La Joie de lire, au Quartier latin. Il était de bon ton révolutionnaire d'y voler des livres, de « piquer chez Masp », ce qui finit par entraîner la fermeture de la librairie.

(Lire la suite en page 5.)

à lire dans ce numéro

pages 2 et 3

Dominique Gabriele, *Grippe-sous*

Anne de Rancourt, *Ça y est, je l'ai*

Yves Reynaud, *Désécriture*

Étienne Orsini, poème sans titre

page 4

Bruno Testa, *Autoportrait en acarien*

page 5

Paul Desalmand (suite de l'édito p. 1)

Pierre Merle, *L'intelloprécaire et l'agent antistress*

Étienne Ruhaud, *Les scorpions*

pages 6 et 7

J.-L. Ughetto, *Le voyage dans la Lune*

Pierre Chalmin, *Le clampin peccamineux*

page 8

Jean-Pierre Hilaire, *Partie de pêche*

page 9

AGENDA

Bernard Gasco, *Vous étiez si jolie*

Sylvie Héroult, *Voix intérieures*

pages 10 et 11

À TRAVERS LA LUCARNE, Marc Albert

Levin, *Loulou Tajeb*

A. Louis, *Les soirées littéraires de la Lucarne*

page 12

Paul Minthe, *La véritable enfance de Billy le Kid par lui-même*

1. SNAC : Syndicat national des auteurs et compositeurs. Le titre du communiqué est « Les auteurs, victimes collatérales de politiciens irresponsables ». Le nom exact de la loi dite Hadopi est « Protection pénale de la propriété littéraire et artistique sur Internet ».

2. Anne et Marie RAMBACH, *Les Intellos précaires*, Fayard, 2001, et *Les Nouveaux Intellos précaires*, Stock, 2009.

FIN SEPTEMBRE 2009. Comme chaque mois, je fais mes emplettes au BHV médical, square Sainte-Croix de la Bretonnerie. Soudain, mon sourire se fige. Je pointe un œil halluciné sur la vitrine Actu. Rentrée universitaire oblige, on devrait y voir les nouvelles troussees à dissection pour carabins de 1^{re} année : scalpels, sondes cannelées, comme les crayons/gommes pour élèves du primaire. Non, la magie du lieu a fait place à une sombre réalité. *Actu* = *Grippe*. Alors, dans ces vitrines je trouve, stupéfait, des masques chirurgicaux pour enfants avec, en impression, des dessins de Mickey, des gels antiseptiques ludiques en forme de tête du nain Atchoum. Pour les grands, les gels hydroalcooliques sont fluo, modèle de poche ou familial. À quand l'original « préservatif géant », que nous pourrions déplier dans la rue en cas d'alerte ? J'imagine la scène : la sirène mensuelle du mercredi midi, genre Vite aux abris, retentirait exceptionnellement un vendredi, signe de guerre bactériologique imminente. Hop ! déballage du masque et enfilage du préservatif antiH1N1, en forme de banane pour les plus sveltes, de poire pour les grassouilleux. Mais tout cela me laisse un goût de déjà-vu. Reprenant le métro à Hôtel de Ville, je plonge dans mes souvenirs, trente ans auparavant...

Mars 1981. Je sors heureux du siège du Conseil départemental de l'Ordre des médecins de Paris. On m'a délivré ma première licence de remplacement. Désormais je peux exercer en toute liberté. La dame qui m'a reçu a épluché les documents que je lui ai fournis. J'ai rempli un long questionnaire. Je rencontre ensuite un vieux monsieur, Sage du Conseil, avec lequel je papote de tout, sauf de médecine. Il veut savoir où j'ai fait ma communion solennelle (*sic*). J'avais apporté tous les papiers sauf mon certificat de baptême ! J'ai désormais ma licence tamponnée, comme le document rose qui augure du permis de conduire définitif. Ce papier-là est un permis de conduire les vies, nul déra-

page ne sera autorisé. Pendant des années on m'a formaté pour soigner l'eczéma des mamies dont le grattage des croûtes fait s'écarter la famille à leur passage. Pour pratiquer des lavages d'estomac sur des garnements qui ont bouffé jusqu'aux pilules contraceptives de leur mère, rassurer de jeunes pères de famille dont le rejeton a eu le malheur de faire les oreillons. « Et si je les attrapais, docteur ? » J'ai appris par cœur les 2230 pages du « petit livre rouge », le Vidal, consenti aux formules de politesse du genre : « Mon cher confrère..., je pense que ton avis de virologue me sera précieux. » Mais aucun mandarin ne m'avait soumis à l'épreuve du feu qui couve en ces années 80. Comme les poilus de 1914 à Verdun, je dois lutter seul contre des ennemis invisibles, invincibles, tapis silencieux, qui, à bas bruit, bâtissent la pire destruction de l'espèce humaine depuis la peste. Le sida d'abord. Il avait trompé son monde, se nommant pour commencer LAV ou *cancer gay* puis VIH... VIH1N1 N2... N3... Que de N, que de « haine » dans ce monde de brutes.

L'histoire se répète, balbutie. Fort de ces expériences, je suis prêt à comprendre le principe de précaution. Je sais que les virus, comme les atomes, ne connaissent pas les frontières. Il faudrait désormais convaincre nos politiques de suivre les recommandations scientifiques, du corps médical en particulier. Ce sera, pour des raisons obscures, peine perdue. Curieusement, le nuage de Tchernobyl n'avait pas dépassé les frontières de l'Alsace-Lorraine ! Il en sera de même du sang contaminé. Pire qu'un film gore, le résultat sera un massacre à la tronçonneuse dont certains « fusibles » comme Garetta ou Dufoix paieront la place au prix fort. Du *cancer gay* à la *vache folle*, il n'y avait qu'un

Grippe-sous

par Dominique GABRIELE *

pas, qui sera franchi avec un retournement de veste digne d'un paso doble à la Mexicaine.

Soudain les dentistes se déguisèrent en scaphandriers avant d'explorer la moindre carie, et il fut plus facile de franchir le portique d'un aéroport avec un 38 Magnum qu'avec 38° de température. Les animaux de la ferme, qui faisaient le régal des bambins, devinrent monstrueux. On les transforma en bêtes de foire comme Elephant Man ! Nos veaux, vaches, cochons, poulets ou autres perroquets iraient rejoindre les aventuriers de l'Arche perdue, battus sur des flots d'incertitude avant de s'échouer sur les plages interdites de la SPH (Société protectrice des humains). Curieusement, le H1N1 avait eu l'outrecuidance de passer les frontières de l'Union européenne. Bizarre, vous avez dit viral ? On inventerait des « tests rapides » de dépistage, semblables au *rapido* des PMU. Les masques de protection porteraient des noms de guerre : FFP2, P3 comme les masques NBC (nucléaire, bactériologique, chimique) de nos braves poilus de 14-18. On découvrirait que les « méfaits » secondaires du Tamiflu (anti-grippal à 100 € le traitement) ressemblaient à s'y méprendre aux signes de la grippe qu'il était censé combattre ! Les patrons des labos Sanofi, Pasteur, GSK ou Novartis se frottaient les mains (sans gel). Les vaccins portaient des noms de bandes dessinées : celvapan, daronrix, forcétria, ou pandemrix. Sans droits d'auteur pour Uderzo et Goscinny.

Nos fermes deviendraient des camps retranchés pour zoophiles en goguette. Quant à nos zoos, comme celui de Vincennes, ils seraient fermés pour une durée indéterminée. Il ne me restait plus qu'à relire mon Petit

Livre rouge qui, en trente ans, au nom du principe de précaution, avait triplé de volume.

Parfois j'envie Don Camillo ! Pour lui au moins, la messe était dite, et il n'avait pas à remettre à jour ses connaissances bibliques au fil des rééditions des Évangiles.

Pour conclure sur une note optimiste, c'est toujours une truite qui teste l'eau potable de la ville de Paris au laboratoire du parc Montsouris. Quand elle va mal, c'est que l'eau est polluée. Alors, deux conseils simples pour ne pas tomber dans la psychose ambiante : achetez un poisson rouge, regardez-le tourner dans son bocal. S'il vire au vert, inquiétez-vous. Appelez votre vétérinaire et votre médecin traitant(s). Continuez à vous laver les mains et sortez couvert, comme d'habitude !

* Auteur de *Savoir secourir*, Prix Prescrire 1995.

L'automne raconte à la terre les feuilles qu'elle a prêtées à l'été.

G. LICHTENBERG



Désécriture

par Yves REYNAUD

JE ME SUIS servi de l'écriture pour me construire. Maintenant que je suis construit, à quoi pourrais-je bien servir ?

Mon projet, en écrivant, était de réussir à donner enfin un sens à ma vie. (Le rôle de l'art est de donner du sens à la vie. Pourquoi faut-il donner du sens à la vie ? N'en a-t-elle pas ?) La masse de textes que j'ai écrits a fini par lui don-

ÇA Y EST, je l'ai ! Si j'osais, j'ajouterais « enfin ! » Voilà, c'est fait, vous êtes contents ? Je l'ai.

Moi aussi, je l'ai.

J'ai longtemps hésité, je le reconnais : j'ai tenu bon, j'ai résisté. Pas sûre d'en avoir vraiment envie, j'ai tergiversé, pris conseil ici ou là, observé, comparé, me suis renseignée avant de me décider...

À dire vrai, je n'y tenais pas vraiment : être à la mode pour être à la mode est une idée, je le confesse, qui me meut moyennement.

Pendant des semaines j'ai repoussé l'idée de toutes mes forces, j'ai siffloté en regardant ailleurs pour penser à autre chose, j'ai procrastiné. Pour tout dire, je n'étais pas très chaude.

Et puis, je le voyais bien : de plus en plus d'amis, de proches et de plus lointains y venaient, certains à reculons, pas franchement enthousiastes, mais ils y allaient, et même fort hardiment pour une partie d'entre eux. On a exprimé de l'étonnement : « Ah bon ? Tu ne l'as pas encore ? Comment tu fais pour y résister, avec ton

Ça y est, je l'ai !

par Anne DE RANCOURT

métier ? » Certains, cependant, semblaient en précipiter l'acquisition plutôt que la subir, mais bon, ils s'y pliaient peu à peu, les uns après les autres. De plus en plus nombreux. Le cercle se resserrait autour de moi, j'étais cernée. De plus en plus cernée. On m'en faisait la remarque : « Anne, tu es cernée. »

Tous n'avaient pas le même modèle, évidemment, on n'est pas des mimes, mais ça se ressemblait fort. Ça devenait de plus en plus commun, quasiment banal. On en souriait, on se téléphoniait, on s'enquêrait : « Alors, ça y est, tu l'as ? Ah bon ? Je croyais que tu étais contre ? » D'aucuns tenaient bon leurs positions : « En tout cas, moi j'en veux pas ! »

Et puis voilà : je l'ai à mon tour. Depuis hier. J'en reste sur le flanc.

Une vraie, je vous assure, une comme celle qu'on vante à la télé.

Si je n'étais pas chaude au départ, c'est bien fini : 39°4 le matin. Ça me prend la tête. Mais il faut que je vous avoue une chose : je ne suis pas complètement sûre que ce soit le modèle le plus tendance. J'en suis malade.

feuilles de
Jean-Jacques
GRAND



Le ciel qui coule
À flots
Dans les vasques
Du parc
Ne se donne
Plus la peine
De pleuvoir

Vaporeuse
Cascade
De nuages

Étienne ORSINI

CHAQUE JOUR, à chaque seconde ou presque, un Terrien nouveau apparaît. Même pas le temps de tourner la tête, de descendre sa robe, de remonter sa braguette, paf, encore un Terrien. Déjà six milliards ! Et là, devant sa glace, à l'heure du lever, un six milliardième quelconque s'interroge.

Que peut penser un six milliardième seul devant son miroir, le matin, à scruter le temps qui passe sur son corps, qui le rend montre molle à force ? (« Le temps qui passe »... figure de style qui donnerait presque à penser qu'on devient évanescant avec l'âge, homme invisible. Rien de plus faux. On devient insignifiant mais gras.)

Doit-il s'interroger sur la énième naissance, en Chine, en Inde ou en Afrique ? Bouddhiste ou musulman, taoïste ou confucianiste, animiste ou témoin de Jéhovah ? Adorateur du bœuf, du veau, du ver blanc ?

Quelle importance pour un six milliardième quelconque d'une planète quelconque perdue dans l'infiniment grand ! De quoi donner le vertige quand on y songe, envie de se recoucher. D'un autre côté, il y a pire. Le six milliardième se dit : « J'aurais pu être une fraction d'un tout infiniment plus nombreux et plus répugnant : un termite, un rat, une araignée ou... un acarien. »



Acarien ! On en parle de plus en plus, à la télévision, dans les émissions scientifiques. On nous montre au microscope des monstres colorés qui s'agitent, se poussent, se tuent, pire que les êtres humains dans le métro (ils ont quatre paires de pattes et autant de hargne !).

On retient des chiffres, des comparaisons. Un gramme de peau morte suffit à sustenter 4 000 acariens durant tout un mois. On imagine le banquet avec les millions d'épidermes qui se décollent l'été au soleil. La Côte d'Azur ? Le paradis des vieilles peaux, en langue acarienne.

On apprend des choses moins risibles pour peu que l'on soit parano,

Autoportrait en acarien

par Bruno TESTA

acarienophobe ou que l'on déteste simplement partager. Rien que sur son matelas, deux millions d'acariens se prélassent. Il faut dire qu'à leur échelle, un matelas c'est un continent ! La moindre moisissure, une forêt tropicale ! Un poil du cul, un baobab !

Ils ne se gênent pas pour manger et copuler sur place. À vivre de nos peaux mortes. De véritables festins suivis de partouzes frénétiques. Manger, baiser, déféquer, pas forcément dans cet ordre, tout ça sur notre matelas, pendant que nous dormons !

Allez croire après ça au visible, au terre à terre !



Nos voisins, nos conjoints, nos bambins ? La partie flottante de l'iceberg, les ombres sur la caverne qui s'agitent pour nous faire croire au vrai. Mais pas le réel.

Le réel, le vrai de vrai, c'est les acariens qui défèquent, copulent, font des milliers d'enfants qu'on ne voit jamais. Le réel, c'est les acariens qui s'occident, à notre insu, sous nos têtes pendant que nous rêvons.

Donc, partout sur le globe, des acariens et des Terriens, qui se côtoient mais ne se parlent pas, vivent en parallèle.

Les premiers, bien plus nombreux. Ils ont eu le temps, en 400 millions d'années, de coloniser la planète. De

se disperser dans le chaud et le froid, le solide et le liquide. Partout, du Liban aux fromages d'Auvergne, des matelas de Montcuq au Groenland.

Et on continue d'écrire l'histoire au nom de l'humain. C'est au nom de l'acarien qu'il faudrait repenser le monde afin d'en apprécier la farce, repenser les religions afin d'en mesurer le comique. Dieu inventant les tiques bien avant Nicomaque !



Des jours comme ça, le six milliardième qui déambule boulevard de Clichy se sent écrasé tout à coup par tous ces visages nouveaux qui ressemblent à des pots d'échappement. Tout en prenant garde d'éviter l'objectif des touristes qui prennent en photo le Moulin Rouge, les merdes de chien qui parfument le trottoir, le six milliardième se sent devenir de plus en plus minuscule. Peut-être à cause des filles qui portent des talons de vingt centimètres, peut-être à cause des garçons qui s'allongent avec les générations, peut-être à cause de l'ennui, de la foule. Peut-être parce que manger, baiser, déféquer (peu importe l'ordre), c'est aussi son destin.

Le six milliardième qui marche sans but se sent peu à peu devenir acarien. Acarien d'un jour, des heures avortées, des secondes inutiles. Acarien de l'instant présent toujours différé. Acarien de rien...

Soutenez l'édition et la librairie indépendantes

Adhézons à notre association La Lucarne des Écrivains

Pour tout renseignement
s'adresser à Catherine Neykov
13, square Charles Laurent
75015 Paris
catherine.neykov@wanadoo.fr

conditions d'adhésion	
membre fondateur	1000 €
membre bienfaiteur	500 €
membre adhérent	100 €

Pour adhérer,
pensez à indiquer
vos coordonnées :
adresse postale,
courriel et tél.

(Suite de la première page.)

Voici ce qu'en dit Maspéro quelques années plus tard :

« Je rencontre aujourd'hui des personnages qui ont fait confortablement leur chemin dans les sphères de la haute administration, de la presse, de la banque ou de l'édition, et qui me confient avec un clin d'œil ému cet épisode qui colore leur jeunesse d'une frissonnante touche d'aventure. Pour des raisons stupides de bienséance je ne leur crache pas à la figure.³ »

Le monsieur reste poli parce que moi j'aurais dit « leur cracher à la gueule ».

Paul DESALMAND

3. François MASPÉRO, *Les Abeilles et la Guêpe*, Seuil, 2002, p. 221.



Les scorpions

par Étienne RUHAUD

MYRIADES de scorpions, comme un mauvais rêve dans la ville en guerre.

Long de plusieurs mètres, leur corps orange et brun se couvre d'une fine fourrure vénéneuse. Leurs yeux violets brillent de cruels éclats, trouent la nuit d'éclairs rouges.

Ils se nourrissent des charognes laissées par les combats, mais aussi d'êtres vivants. Leur dard redoutable plonge hommes et animaux en d'atroces convulsions. Leurs pinces déchirent chairs et os.

L'État les utilise pour éliminer les gêneurs, nombreux en temps de crise. Opposants, marginaux et délinquants ont ainsi mystérieusement disparus de la cité, réduits en une charpie bleuâtre et puante, couverte de mouches obscènes, enterrés à la va-vite en fosse commune, loin des regards.

L'automne est le printemps
de l'hiver.

TOULOUSE-LAUTREC

Tout l'automne à la fin n'est
plus qu'une tisane froide.

F. PONGE

L'intelloprécaire et l'agent antistress

par Pierre MERLE

IL N'Y A PAS À TORTILLER, c'est l'un ou l'autre : ou je ne parle plus le français ou c'est le français qui ne me parle plus. J'explique : l'autre jour, j'écoutais à la radio, en prenant mon petit déjeuner, une émission pas si intéressante que cela. Non qu'elle me fit vraiment saliver, mais il y avait un certain rythme qui avait l'air de produire un effet d'entraînement sur mon quadrille des mâchoires, c'était déjà ça ! On y évoquait les vicissitudes de la vie culturelle, et les invités avaient plein d'idées lumineuses qu'ils étalaient avec autant de conviction que j'en mettais, moi, au même moment, pour étaler la confiote sur ma tranche de pain complet. Le présentateur, lui, n'avait ni idées ni confiote, mais il n'était pas là pour ça. Bref ! la conversation roulait, et tout était pour le mieux quand... C'est un mot qui, plus encore qu'une grosse gorgée de café brûlant, acheva de me réveiller pour de bon. Oh ! pas un gros mot, non, mais un de ces mots que, ces temps-ci, on vous balance mine de rien, comme si ça coulait de source, dans les émissions radio ou télé qui se la jouent un brin. Ce mot-là, c'était : « intelloprécaire ». Textuel !... Si je fus tout de suite certain d'avoir bien *entendu*, et du premier coup, ce nom pas si commun (qui allait revenir à plusieurs reprises dans l'aimable causerie), je ne fus pas sûr du tout de l'avoir bien *compris*. Car, en effet, s'il existait – me dis-je dans un tout premier temps – il avait de bonnes chances de désigner le gars qui n'a pas la lumière dans toutes les pièces. Le sous-développé du bulbe, quoi ! Eh bien non !... D'ailleurs, si tel avait

été le cas, l'émission n'aurait pas eu grand sens. Le contexte devait bientôt me donner la clef : l'intelloprécaire n'est pas autre chose, sachez-le, Mesdames, Messieurs, qu'un intello (ou prétendu tel), philosophe, aspirant sexologue, artiste conceptuel ou que sais-je, qui ne fait que son boulot d'intello mais n'arrive pas à en vivre décemment. Jusqu'où elle va frapper, cette putain de crise, quand même ! Fin du premier acte.

Sortant de chez moi une petite heure plus tard (acte II), j'avise, sur le pont Saint-Louis, une bande de jeunes gens postés devant ou derrière des pliants et proposant aux passants d'y prendre place pour se faire faire, en plein vent et en public, mais en restant habillés, des massages. Des massages « antistress ». Je ne sais s'il y avait parmi eux des intelloprécaires en phase de recyclage, mais j'ai saisi au passage qu'ils ne se considéraient en tout cas pas comme des masseurs (ça fait lourdingue) ni comme des papouilleurs (bien trop vulgaire), mais comme des... « agents antistress » ! Reconnaissez que celui-là aussi, il avait aussi fallu aller le chercher loin, non ?

Il y a des jours comme ça, dans la vie des travailleurs de l'oreille-qui-traîne, où la moisson s'annonce, dès le matin, fructueuse et abondante...

C'est alors que j'ai repensé à ce bouquin intitulé *Les Mots à la con* que j'avais publié voici quatre ou cinq ans chez Mots et Cie. Et je me suis dit qu'il y aurait sûrement matière ces temps-ci, à l'occasion d'une nouvelle réimpression, à l'enrichir d'un chapitre supplémentaire. Ou deux... Ou trois...

RÉSUMÉ : *Tout a commencé par le récit cauchemardesque d'un voyage dans la Lune...*

Le voyage dans la Lune (suite)

par Jean-Louis UGHETTO

– Déplacez votre fauteuil, dit le Gros, vous les verrez mieux.

J'ai dû trop me tortiller pour les apercevoir, il s'en est rendu compte. Mais c'est vraiment un philosophe, il connaît l'âme humaine, il tolère. Lui-même, d'ailleurs fait pivoter sa chaise. Au loin, les deux femmes sortent de l'eau. Alice noue un paréo orné d'un lézard sur son torse doré, la fille du Gros l'imité dans une serviette de bain rayée. Juste le temps d'apercevoir, illuminés par le soleil couchant, ses seins menus, ses jambes cuivrées, ses hanches étroites. Androgynoïde.

Elles viennent vers nous, se parlant avec les mains et quelques bribes d'anglais. Les cheveux noirs et mouillés de la fille lui tombent sur les reins. Comme ceux d'Alice lorsque je l'avais croisée pour la première fois. Je l'avais revue deux ans plus tard, coiffée en brosse, irrésistible, et ne l'avais pas reconnue. Quelques jours, elle m'en a voulu, pas assez cependant pour qu'on se quitte.

– On va prendre une douche, lance-t-elle en passant. On vous retrouve ici pour dîner.

Ce n'est pas une question, juste une information. La question serait : vont-elles la prendre ensemble, cette douche ? Le Gros émet un petit rire, je crois qu'il s'interroge aussi. Il finit sa bière, examine le fond de son verre.

– C'est quoi, la mort, pour vous ? À quoi ça sert ?

C'est fatigant, la philosophie.

– À faire de la place aux autres.

Il approuve et propose :

– Cachaça ?

J'acquiesce. Une serveuse prend la commande, une brunette au sourire pointu, à la casquette vert tendre. La nuit nous cerne désormais, les premiers moustiques s'attaquent à nos chevilles nues...

La fille du Gros se prénomme Lia. C'est peut-être un diminutif. Assise face à moi, elle mâche lentement la *carne-*

de-sol, la viande séchée du sertao, et m'écoute, les yeux brillants, pérorer dans le charabia qui nous sert à communiquer, son père et moi. La table est étroite, parfois nos mollets se frôlent, nos genoux se heurtent, et nous nous sourions en guise d'excuse. Pour l'impressionner, je me vante un peu, pourquoi pas ?

– J'ai fait un film avec un acteur, euh... (ça ne sert à rien de citer des noms, ça ne les impressionne pas, ils ne connaissent personne). On avait eu un problème, cet acteur et moi, la nuit où j'avais voulu faire boire ma voiture dans la piscine de l'hôtel, sous ses fenêtres. Le lendemain, il m'avait examiné avec commisération : « Je suis inquiet pour toi, mon garçon ! » Toutefois on s'aimait bien.



Le pied de Lia léger sur le mien. J'essaie de ne pas me laisser distraire, de ne pas perdre le fil. Qu'a-t-elle en tête ? Un bon copain répondait autrefois : « En général, les mêmes choses que toi. » Où j'en étais déjà ?

– Il était inquiet pour toi, murmure Alice agacée.

Ah oui. Remarquable il était, dans ce film. Il y avait une comédienne célèbre aussi – aujourd'hui on dirait *people* – et nos fils jouaient ensemble dans la journée. Le sien est mort depuis. On tournait dans un château avec des souterrains. On habitait un hôtel à l'orée d'un bois, un endroit bu-

colique. Mais le soir, c'était lugubre, aucune distraction. Les acteurs allaient se coucher, et nous, les techniciens, on buvait et on flambait des nuits entières. À n'importe quoi : pile-ou-face, 421, bonneteau, poker, blackjack. On a entraîné l'hôtelier dans nos soirées. Il a chopé le virus de la fête et du jeu. Sur un coup de dé, au bar, on lui jouait nos consommations. On passait des nuits à le plumer aux cartes. Il a continué après notre départ – et sa femme l'a quitté. L'hôtel a périclité, il a dû le vendre. En a acheté un autre, plus petit, qu'il a vendu aussi. On m'a dit qu'il a fini par se pendre.

– Vous pourriez pas nous raconter une histoire drôle, dit le Gros ?

– Pourquoi, dis-je interloqué, celle-là ne l'est pas ?

Chaque fois qu'en parlant j'avais regardé Lia j'avais surpris ses yeux fixés sur moi. Je voudrais lire dans ses pensées, me voir avec ces yeux-là, précisément, quitte à me foutre en l'air sans attendre. Le repas achevé, on se lève, on s'embrasse pour la nuit. Je glisse ma main sur sa nuque, elle s'accroche à mon épaule, presse ses lèvres contre mes joues.

– Vivement demain, murmure-t-elle, ses yeux plantés dans les miens.

Pourtant, entre nos corps légèrement vêtus, elle maintient une distance infime, suffisante, un bouclier qui devrait me dégriser.

– Essaie au moins de cacher ton jeu, me dit Alice tandis que nous marchons vers notre bungalow.

– T'as pris ta douche avec elle ?

– Elle avait plus de shampoing.

Elle rit :

– Elle voudrait se faire couper les cheveux comme moi.

J'ouvre la porte de la chambre.

– C'est dangereux, je pourrais vous confondre.

Ça ne l'amuse plus, elle le prend mal, on s'engueule un peu. Elle cherche un somnifère, se glisse nue sous la moustiquaire et me tourne le dos. Ses fesses blanches tranchent sur son corps brun. Elle ne supporte pas les coupe-crottes à la mode ici. D'une main, je caresse ses reins.

– Je dors, souffle-t-elle.

Pas moi. Allongé dans l'obscurité j'écoute les insectes, les crapauds du rio, le vent dans les palmiers, la respiration régulière à mon côté, le plancher de la véranda qui grince... Qui grince ? Sans bruit, je me glisse hors du lit. J'entrouvre la porte, elle est là dans le noir, Lia, elle est là. Je murmure : « J'arrive. » Vais à la salle de bains. Palpe ma trousse de toilette : deux ou trois pilules encore de ce produit censé favoriser l'afflux sanguin nécessaire. J'en avale une avec une gorgée d'eau. Brièvement, je pense que je pourrais avaler la boîte, notice comprise, et que ça ne suffirait pas. Je chasse cette idée stupide et déprimante, cherche une capote, je dois en avoir une vieille qui traîne, du genre passoire à thé. La voilà. Je sors. Je tâtonne jusqu'au hamac qui oscille au clair de lune. Elle est nue, Lia, étendue, insensible aux moustiques. Je la balance et la caresse, ses longs cheveux balaient le sol.

– T'as un préservatif ? demande-t-elle en un français parfait.

Sur le latex, elle cherche la date limite d'utilisation. Des yeux de chat.

– Capote périmée, dit-elle.

D'un bond hors du hamac elle s'enfuit. Ça tombe bien, la pilule ne me fait rien. Je m'allonge à sa place. J'essaie de me masturber mais c'est pas facile sans érection. Le lit grince, je sens qu'on me secoue, ça me réveille. La voix d'Alice agacée :

– Pourquoi tu t'agites comme ça, tu m'empêches de dormir.

Je marmonne que j'ai rêvé du Gros.

– Ben, saute les deux et m'emmerde pas.

Suis pas certain qu'elle ait vraiment dit ça.



Il semble que, pour certaines productions de l'esprit, l'hiver du corps soit l'automne de l'âme.

J. JOUBERT

Le clampin peccamineux * épisode contemporain

par Pierre CHALMIN

JASON, *adulescent surbooké, geek* toujours *au taquet, mobinaute addict* aux *challenges multijoueurs*, aux *webradios* et autres *web-téles*, n'avait pas encore eu le temps de *décohabiter* que ses parents, lassés de marcher sur ses *slims*, de lui voir *fumer la moquette* ou laisser se gâter sous son lit les *tempuras* qu'il se faisait livrer de son *fast-food nippon favori*, le *blacklistèrent* bel et bien. Il *enquilla* les alibis, invoqua son *droit opposable*, tenta de faire *bouger les lignes* ; ses arguments *firent pschitt* : à l'âge de 33 ans, il fut proprement jeté à la rue.

Son *réseau social* confirma sa virtualité ; quelques *saucettes* rendues à des amis d'enfance pourtant soigneusement *castés* le convainquirent que la moindre marque de solidarité de leur part relèverait de la *fantasy* : tous, jugeant son *empreinte écologique* dans leurs pénates *bioclimatiques* peu souhaitable, s'excusèrent. Ils frisaient le *burn-out*, *traders* ou *clubbeurs* chanceux qu'une *pipolisation* lucrative, conséquence d'un *buzz* habilement orchestré autour de leur néant, avait mis à l'abri du besoin.

Candidat au *RSA*, victime d'un *tsunami* existentiel – il n'avait même plus d'*IP* ! –, Jason se retrouvait tel un *enfant-soldat*, mais sans armes, confronté à la violence d'une société capitaliste qui cultivait la *financiarisation*, sous un régime politique dominé par la *présidentialisation*. Après deux nuits passées dans une cage d'escalier, il eut une illumination : il allait travailler. Las, en dépit de *remédiations* mérito-

res, son bagage scolaire était demeuré des plus légers. Il ne savait rien faire de ses dix doigts, que taper des *SMS* ou manipuler un *joystick*.

On l'embaucha à l'essai comme *moto-taxi* ; il fut à nouveau *blacklisté* pour avoir emprunté une *véloroute*. Alors il vola et mentit, ce à quoi sa frénétique pratique du *Web*, de *chats* mythomanes grâce auxquels il pourvoyait à son *fooding* sexuel, en *loadings* illégaux, semblait l'avoir admirablement préparé. Las, la réalité dépassait la fiction, le réel son double. Il échoua et ne dut qu'à l'indulgence des *keufs* de ne pas connaître la *zonzon*.

Sa vie de *SDF* était devenue digne d'un *biopic*. C'est alors qu'il se rappela un grand-père qui avait fait fortune dans le *stand-up*, et lui fit une *saucette*. L'aïeul, humoriste débonnaire, se montra ce jour-là particulièrement *cool* : il venait d'être reconnu *Juste* pour avoir sauvé une adolescente juive au cours de la Seconde Guerre mondiale, en la cachant dans son lit. Il accueillit son petit-fils à bras ouverts, lui offrit vivre, couvert et nouvel *IP*. Jason, ayant réussi son *come-back* dans l'*univers virtuel*, n'a plus désormais à craindre que le décès de son bienfaiteur – qu'on qualifierait avec à-propos de *dead-line*...

* Pour la définition des mots *clampin* et *peccamineux*, se reporter à un dictionnaire antérieur à 2010 ; pour le charabia en italiques, consulter un dictionnaire de ce millésime, Larousse ou Robert, c'est égal, les deux rivalisant de démagogie et de bêtise lexicales.

Une bande de jeunes en quête d'aventures piquantes pour épater les filles ont décidé de frapper un grand coup : envoyer un gros rocher au fond du gouffre de l'Allier.

Partie de pêche (suite)

par Jean-Pierre HILAIRE

LE GOUFFRE

Dans un méandre de l'Allier, les ruines d'un pont que l'on dit romain surplombent une étendue d'eau calme et opaque. Les gens du pays disent qu'il y a sept mètres de fond. Le haut de la pile du pont est un emplacement idéal pour les pêcheurs de saumon au harpon. Ce n'est certes pas une reconversion qu'auraient imaginée les légionnaires romains et les marchands se dirigeant vers Nîmes et faisant étape à Condate, à deux pas de là, dans des temps beaucoup plus anciens. Justement, ce samedi matin ensoleillé, le Gustou, fin pêcheur de Saint-Christophe, à quelques kilomètres de là, est à pied d'œuvre. Le restaurateur d'Alleyras lui a commandé du saumon et, en plus, il paie bien, ce qui arrange le Gustou qui ne roule pas sur l'or avec sa petite ferme, ses deux vaches, une femme et quatre enfants à nourrir. Il y mettra le temps qu'il faut. En plus de son matériel, il a amené le casse-croûte : du pâté maison, du saucisson, de la tome de vache, du pain qu'il a cuit lui-même, sans oublier la chopine de rouge. Il peut voir venir. Il ignore qu'au même moment les Corsaires gravissent le chemin de chèvre qui mène au Thord en contournant les falaises de basalte. Ils charrient des sacs à charbon que Baptiste a « empruntés » à son père qui en fait commerce, et dans lesquels ils ont caché leur matériel. René, tout d'un coup, leur montre du doigt le but de leur

expédition, un peu à l'écart du chemin, le fameux rocher. Les filles n'ont pas été conviées. « De toute façon, c'est un travail d'homme », disent-ils. Vu de près, le rocher impressionne par sa taille monumentale, au point qu'ils se demandent si la tâche n'est pas au-dessus de leurs forces. Mais Raoul, qui sent un flottement dans ses troupes, n'est pas du genre à se décourager. « Allez, les gars, on va leur montrer qu'on en a. » À coups de pioche, ils commencent à dégager le pourtour et à creuser en dessous puis ils essaient de faire levier avec les barres à mine. Au bout d'une heure d'effort, le rocher n'a pas bougé d'un millimètre. Pendant ce temps, en dessous d'eux, le Gustou qui n'a pas encore vu la queue d'un saumon se dit qu'il casserait bien la croûte. Il faut dire que la délicieuse odeur du pâté lui chatouille les narines avec insistance. Plus haut, les Corsaires ont le moral en berne et Raoul a du mal à les motiver.

– On va s'esquinter le dos pour rien, déclare Roger abattu.

– Allez, *puta* ¹, on donne un dernier coup de collier et si ça marche pas, on abandonne, dit Baptiste.

Ils redoublent d'efforts. En bas, le Gustou, la bouche pleine, vient d'apercevoir au fil de l'eau la silhouette caractéristique d'un saumon. Son sang ne fait qu'un tour. Abandonnant son sandwich sur l'herbe, il empoigne le harpon et se prépare à frapper. Là-haut, le rocher commence à bouger

presque imperceptiblement au début puis de plus en plus nettement.

– On l'a eu, crie Roger.

Mais Raoul, blanc comme un linge, pointe vers la rivière :

– *Mèrda, i a un pescaire* ².

Comme dans un film au ralenti, le rocher commence à dévaler lentement la pente puis, accélérant le mouvement, il rebondit soudain comme propulsé par une catapulte. Le Gustou va pour lancer son harpon. Le rocher, tel un missile frappe la surface de l'eau dans un fracas de tonnerre. L'eau s'écarte, et les Corsaires médusés voient le fond noir de vase. Gustou, douché par une trombe d'eau, son harpon arraché des mains et disparu, ne comprend pas tout de suite ce qui lui arrive. Ce n'est qu'en levant les yeux qu'il aperçoit à mi-côte les gamins s'enfuyant à toutes jambes. En proie à une colère noire, le poing levé, il les invective vainement : « *Banda d'arganhòls, bandits, cacibralha* !³ » Inutile de dire que c'est foutu pour la pêche au saumon. Inutile aussi d'aller voir les gendarmes. Ils ne sont pas capables d'appréhender les vrais criminels, alors vous pensez, une bande de vauriens ! D'ailleurs les pandores n'en ont cure. Ils préfèrent s'en prendre aux braconniers. C'est moins risqué. Que va dire l'Églantine, sa femme ? Il le sait déjà. Au lieu de crever la faim dans ce pays de misère, ils feraient mieux de monter à Paris. Il a son cousin Marcel là-bas qui gagne bien sa vie. Il pourrait faire le bougnat comme lui. Quant à Raoul et

ABONNEZ-VOUS POUR 100 EUROS PAR AN

Recevez sur 12 mois

12 planches de dessins *originaux*

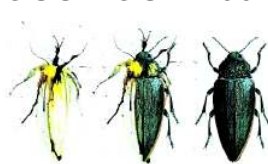
de JEAN-JACQUES GRAND

sur des thèmes improvisés.

Chaque dessin vous sera envoyé

en fin de mois sous forme d'art postal,

format 32 cm x 50 cm, plié en 4.



Veuillez confirmer votre abonnement sur e-mail jean-jacques.grand@wanadoo.fr

aux Corsaires, ils sont retournés dans leur île sans encombre et racontent leur exploit aux filles en buvant au goulot une bouteille de vin dérobée par Baptiste à son père.

1. (occitan) Putain.
2. Merde, y a un pêcheur.
3. Bande de bons à rien, bandits, racaille !



Vous étiez si jolie

Vous étiez jolie
Cet après-midi...
Vos cheveux noirs
Du jaune dans.

Sans oublier,
Le pourrait-on,
Vos yeux ouverts
Oh, le bonheur !



Noir, vert et blanc
Surtout le noir,
Comme les ors
De ce turban.

Le rose aussi
Entre vos reins,
Vous étiez jolie,
Vraiment.

Bernard GASCO

C'est l'automne,
la saison où, sous
un soleil refroidi,
chacun recueille
ce qu'il a semé.

M. BARRÈS

AGENDA

Parutions

- *Antigone* de Jacques CASSABOIS sort en livre de poche Jeunesse chez Hachette, tandis que son *Récit de Gilgamesh* sort dans la collection Classiques Hatier.
- Aux éd. La Cause des Livres : *Vu de ma chaise*, journal d'une gardienne de musée par Anne Eau, et *Écrire la vie*, vérité et psychanalyse, par Helen Epstein.
- Chez Arcadia : *Le Promeneur de la butte Montmartre* de Paul DESALMAND, et chez Albin Michel son *Petit inventaire des citation malmenées* en collab. avec Yves Stalloni.
- Aux éd. Le temps qu'il fait : *Les larmes de Spinoza*, et chez Circa 1924 : *Petit soleil*, deux nouveautés de Pascal COMMÈRE.
- Aux éditions Érès : *Au nom de la fragilité*, recueil sur la vulnérabilité et le handicap, initié et coordonné par Charles Gardou avec l'assistance de Tahar Ben Jelloun, contenant des nouvelles de Catherine NEYKOV et d'Élisabeth MOTSCH.
- *Comment élever un ado d'appartement ?* d'Anne DE RANCOURT est sorti en J'ai lu.
- Pierre LEVERGEOIS recommande *Camille Claudel et Auguste Rodin, Ces mains éblouies* de son fils aîné Pierre-Marc Levergeois, aux éd. Alphée – J.-P. Bertrand.
- Sur publie.net : *UNS*, le dernier livre de Mathieu BROSSEAU.
- Chez Cabédita, éd. helvète : *La Comprenotte – À l'écoute des mots francs-comtois* de Jean-Paul COLIN, et chez Lambert-Lucas, à Limoges : *Des mots... à l'œuvre*.
- Aux éditions de L'œil neuf, *Une brève histoire du médicament* de Luc PÉRINO.

Événements

- Marcel AMONT se donne en spectacle du 15 au 31 oct. à la Grande Comédie, 40 rue du Clichy, Paris IX^e.
- Oliver CARZON fera une dédicace le sam. 31 oct. à la FNAC d'Annecy (74).
- Anne DE RANCOURT sera à la foire du livre de Saint-Étienne les 24-25 octobre.
- Du 5 au 8 nov., au Théâtre Dijon-Bourgogne, *La jeune fille de Cranach* de J.-P. Wenzel, avec Claude DUNETON, Lou Wenzel et Gabriel Dufay, mise en scène de l'auteur, scénographie de CUECO.
- *Hamlet-Cabaret*, mis en scène par Matthias Langhoff, avec François CHATTOT dans le rôle-titre, se jouera à l'Odéon du 5 novembre au 12 décembre.

Voix intérieures

par Sylvie HÉROUT



L'UNE

Du sable, des arbres, la mer à l'infini...
j'y suis chez moi.
Pourtant, ici, je ne les connais pas.
En moi tressaillent d'autres plages, d'autres
vagues, d'autres lumières. Remontent des
images. Derrière les images des mots.
Depuis toujours je suis enfant du silence.
Il ne faut rien remuer, ne rien surprendre,
rien crier.
Se taire.
Parler pourrait blesser.
D'ailleurs personne ne veut entendre.
Qui se soucie de la vie quotidienne d'une
enfant d'après-guerre ?
Pas même elle...
Il est trop tard pour tout. Ma vie est un
brouillon cent fois raturé qu'il n'est plus
temps de recopier.

L'AUTRE

Et pourtant... Imagine... Et si...
Si tout de même c'était possible ? Possible de mur-
murer, possible que justice se rende, que violence
se suspende, que silence se troue sous le feu de
paroles qui fusent ?
S'il était possible, aujourd'hui, que passé et présent
renouent ?
Possible de faire comme si ?
Moi, je serais ta voix. Celle qui ose, celle qui pose
côte à côte les mots,
celle qui dit pas à pas le chemin qui va de toi à moi.
Tu prétends que le silence est beau, fort, sonore
plus que les mots.
Depuis longtemps il te tient.
Suis-moi, laisse-toi conduire.
Nous saurons bien ajuster nos pas et porter voix.
Pour toi, je ne sais pas, mais moi, je sais que je dois.

Loulou Tayeb

« Portraits et paysages »
Du 12 au 24 octobre 2009

par MARC ALBERT LEVIN

TOUTE la peinture du monde tient dans ces deux mots : portraits et paysages. Portraits de saints ou de héros, d'aristocrates ou de personnes ordinaires. Ou bien encore, comme c'est le cas dans la peinture de Loulou Tayeb, portraits d'artistes qu'il a connus ou aimés.

Dans la peinture de la Renaissance italienne, les paysages étaient d'abord de simples décors pour des scènes bibliques, allégoriques ou mythologiques. Dans la peinture flamande, les fines descriptions de la campagne hollandaise servirent de cadre à l'imagination fantasmagorique des Brueghel père et fils. Mais à partir des impressionnistes, les paysages sont devenus les acteurs principaux du tableau, voulant refléter non seulement la nature elle-même mais aussi l'émotion ressentie par le peintre devant elle.

La cathédrale d'Auvers-sur-Oise peinte par Van Gogh n'est pas seulement la meilleure carte postale imaginable de cette petite église d'Ile de France. Elle est aussi un lieu de pèlerinage pour des millions de touristes venus du monde entier voir de leurs propres yeux cette région qu'aimèrent aussi Pissarro, Degas et Cézanne. Ou encore la chambre de l'Auberge Ravoux dans laquelle vivait Van Gogh avant de se donner la mort. Un jour, il y a des années, Loulou Tayeb lui aussi visita ce décor qui ne parvint pas à sauver Vincent du désespoir. Parce qu'il n'y avait plus de train pour rentrer à Paris et qu'il n'avait pas d'endroit où dormir, Loulou réussit même à se faire enfermer dans cette chambre conservée intacte et y passa la nuit !



La diagonale incendiée.

En 2008, on a pu voir sur les cimaises de « La Lucarne des écrivains », des œuvres sur papier de Tayeb sous le titre de « Elefantasques ». Depuis quelques années déjà, il avait commencé à peindre une série de portraits d'artistes et d'amis disparus. Ces portraits suscitèrent, sous le titre « Les Lumineux », la parution d'un livre publié par les éditions Caractères en février 2009. Ce mois-ci, en octobre,

on peut voir à « La Lucarne » les portraits d'Anton Prinner, de Michel Haddad, de Sidi Lamine Diarra. Ainsi que celui de Vicky Messica, acteur de talent et fondateur du théâtre d'avant-garde « Les Déchargeurs », du nom de la petite rue dans laquelle il se niche, dans le 1^{er} arrondissement de Paris.

Tayeb participe depuis douze ans aux manifestations de « L'art sans fin », une association internationale créée pour mettre en contact des artistes s'impliquant dans des créations pendant trois jours et trois nuits consécutives. Le portrait de la chanteuse Danielle Messia, exposé à la Lucarne, a été peint en 2007 à Saint-Brévins-les-Bains au cours de l'une de ces manifestations (voir photo). En juin 2009, « l'art sans fin » s'est tenu pendant six jours dans l'Abbaye des Sept Fontaines, près de Troyes en Champagne. A cette occasion, Tayeb est passé des portraits aux paysages.

Un des paysages surprend par des nuages rouges. J'ai demandé à



Campagne de Touraine.

Loulou si c'était le sang de la colère qui avait brusquement envahi sa vision. Il m'a répondu : « Pas du tout. Je pensais à Otto Freundlich consi-

déré par les Nazis comme un tenant de "l'art dégénéré" et dont j'avais vu à Paris une toile abstraite intitulée *Mon ciel est rouge*. »

Né à Tunis en 1942, Tayeb a toujours gardé un lien très fort avec le pays des palmiers dattiers sous le soleil ou sous la lune. Il a aussi rapporté de là-bas le portrait d'un violent orage courbant sans les briser les troncs souples des palmiers.

*

Tayeb peint, sculpte et grave depuis quarante ans. Mais il n'a jamais perdu la fraîcheur d'un peintre débutant. C'est particulièrement sensible dans ses paysages du pays lochois en Touraine. Le bleu du ciel y est vibrant et le vert des champs s'anime de petits points mauves, jaunes et rouges, célébrant la danse des iris sauvages et des fleurs de colza avec les coquelicots.

Les soirées littéraires de la Lucarne

Par ARMEL LOUIS

MERCREDI 14 OCTOBRE À 19H30

Crise, société et capitalisme

Avec Maurice Cury pour *La Barbarie sans visage (Les Torquemada du capitalisme)* (Le Temps des Cerises), et Maurice Rajsfus pour *Candide n'est pas mort* (Le Cherche Midi).

JEUDI 15 OCTOBRE À 19H30

Octave Mirbeau, Marguerite Audoux : deux écrivains (presque) oubliés

Présentés par Claude Herzfeld et Bernard-Marie Garreau.

Octave Mirbeau (1848-1917) est encore connu par deux titres, *Le journal d'une femme de chambre*, et le ténébreux *Jardin des supplices*. Ses œuvres romanesques en trois forts volumes, comme ses contes et nouvelles réunis sous le titre *Contes cruels*, sont là pour montrer la diversité de sa trajectoire littéraire qui sera accompagnée par Claude Herzfeld, grand spécialiste à l'air bonhomme et savant. « Mirbeau fait naître l'étincelle de la conscience et de la révolte, en nous révélant les hommes et la société dans toute leur cruauté. »

Marguerite Audoux (1863-1937) a connu

le succès grâce à son livre *Marie-Claire* (suivi de *L'Atelier de Marie-Claire*).

VENDREDI 16 OCTOBRE À 19H30

Le Mystère Guity

En présence de Dominique Desanti pour *Sacha Guity, itinéraire d'un joueur*, entretien avec Karin Muller (Arléa) Sacha Guity.

Dominique Desanti avait déjà exploré l'univers de Sacha Guity dans une biographie exhaustive il y a vingt-cinq ans. Aujourd'hui, cette grande dame récidive avec Karin Muller pour essayer de comprendre le mystère Guity.

SAMEDI 17 OCTOBRE À 19H30

Soirée Dissonances

A travers la revue *Dissonances*, « revue pluridisciplinaire à but non objectif ». Cette revue littéraire de grand format, illustrée en noir et blanc, nous présente une multitude d'auteurs et de textes contemporains.

Jean-Marc Flapp et l'équipe de *Dissonances* expliqueront l'itinéraire singulier de cette revue. Suivront des lectures de textes par leurs auteurs.

MERCREDI 21 OCTOBRE À 19H30

Soirée Verso

Autour de la revue littéraire lyonnaise Verso, avec son animateur Alain Wexler et 4 auteurs : Anne-Lise Blanchard ; Marie-Véronique Buntzly ; Rodolphe Olcese ; Stéphanie Oudin.

JEUDI 22 OCTOBRE À 19H30

Poésie et jeu

Avec Carole Kahn autour de son livre *La vie tient à un Signe* (Le Jardin d'Essai).

SAMEDI 24 OCTOBRE À 19H30

Féminisme et islamisme

Avec Djemila Benhabib pour *Ma vie à contre-Coran : Une femme témoigne sur les islamistes* (VLB éditeur)

JEUDI 29 OCTOBRE

Jean Rouaud, le trésor des humbles
Présentation de l'œuvre de Jean Rouaud (prix Goncourt 1990 pour *Les Champs d'honneur*) avec Claude Herzfeld.

La Lucarne des écrivains, 115 rue de l'Ourcq, 75019 Paris. Tél. : 01 40 05 91 29.

VOUS CONNAISSEZ tous ma mort, provoquée, une nuit de juillet 1880, par les deux balles de mon ami le sheriff Garrett, embusqué dans une traverse de Fort Sumner que je traversais au galop ; mais qui sait mon enfance ? En voici un instantané.

La véritable enfance de Billy le Kid par lui-même

par Paul MINTHE

Au loin la poussière, douze hommes à cheval qui venaient sur la crête.

– Hey Dad, qui qu’c’est que ces gars ? qu’j’ai dit.

– Shut up son.

Les mecs sur les canassons ils se distinguaient bien sur la crête, le soleil n’était pas rouge mais bon ça ne tarderait pas. Ma mère elle s’est pointée elle avait ses gros seins c’était l’heure elle était chaude, mais il l’a pas regardée mon père, il matait que les mecs au loin qui étaient de moins en moins loin.

Il ne bougeait pas l’Daddy, il a juste craché par terre, plus immobile dans son rocking qu’une feuille d’automne.

Et puis les douze mecs ils étaient là bien sûr, ils n’allaient pas cavalier pendant des pages comme chez Balzac quand il fait l’exposition dans ses romans, non on est dans l’Ouest ici ; faut pas oublier, tu ne peux pas oublier.

Il y a eu de la poussière partout un bruit terrible et... les chevaux devant nous. Mon vieux il ne bougeait pas.

Le chef des douze mecs il a dit :

– C’est moi Belissario Villagran qu’on appelle aussi El Dago. J’ai laissé cette terre me couvrir de poussière et les chevaux de leur bave, parce que ce que je cherche c’est un homme. Il y a des petits rigolos qui racontent qu’il y a de ce côté-ci un gars qui serait un dur de dur, peut-être même le tireur le plus

rapide de l’Ouest... mais je peux pas le croire, alors j’aimerais bien le trouver pour qu’il me montre à moi qui suis rien ce que c’est qu’un homme un vrai !

Le gonze il lui a dit tout ça à mon Dad sans sourciller et sans le quitter des yeux. Il a juste relevé sa veste sur le côté gauche et il y avait son flingue avec une crosse en or qui brillait. Les onze mecs ils ont tiré sur les rênes de leurs bourrins, et leurs chevaux ils ont reculé.

Voilà : y avait ce type vachement beau, sur son alezan noir et blanc, ses onze gars derrière lui, l’heure chien et loup, ma mère et ses seins tout chauds, le Daddy immobile sur le rocking, et moi. Avec un grand silence.

Daddy il n’avait pas bougé, s’était juste un peu recroquevillé sur son rocking.

El Dago sur son alezan, il ne le quittait pas des yeux. Ma mère elle s’est rapprochée et elle a tendu son flingue à mon père en lui disant :

– Je crois que tu vas en avoir besoin.

C’est le temps qui passe, t’entendais une mouche voler comme dans les westerns, ça tombe bien parce que ça c’est un western, un vrai, c’est quoi un vrai ? C’est ça !

Alors mon père il avait le flingue dans sa main et El Dago en face il

n’a pas sourcillé, c’est mon père qui s’est mis à trembler, sa main droite puis l’épaule et la tête avec un rictus de peur, un rictus de pauvre type, de miteux, de foireux, de tout petit, mon père.

Il a jeté son flingue au loin et il a pris ses jambes à son cou et il s’est enfui en courant comme un con.

El Dago il n’avait pas bougé ni les onze hommes mais je crois qu’ils se marraient, ouais ils se marraient.

Ma mère, elle a dit au Dago :

– Qui t’es ?

– Un étranger.

– D’où tu viens ?

– De l’est.

– Où tu vas ?

– À l’ouest

– Qu’est-ce tu fais ?

– Cow-boy.

– Qu’est-ce tu veux ?

– Toi !

El Dago il est descendu de son cheval, il a suivi ma mère dans l’hacienda et je les ai entendu gémir comme les coyotes, c’était presque la nuit le soleil était rouge et mon Daddy il courait au loin.

Une histoire pleine de bruit et de fureur dont je n’ai jamais perdu le goût. J’étais né ! J’avais douze ans il ne me restait plus qu’à tuer mon père, le Dago et ses onze salopards puis épouser ma mère.

BULLETIN D’ABONNEMENT à retourner à :

Catherine NEYKOV (La Lucarne des Écrivains) 13, square Charles Laurent
75015 Paris

nom..... prénom.....

adresse.....

ville..... code postal

courriel

tél.....

☐ Je m’abonne pour un an à la Gazette, soit 25 €.

Ci-joint un chèque de..... libellé à l’ordre de La Lucarne des Écrivains.

Automne. Le post-scriptum du soleil.

P. VÉRON

ISSN 2101-5201

La Gazette de la Lucarne

rédaction et administration

32 av. de Flandre, 75019 Paris

ancêtre délégué : Jordan Le Nolain

illustrateur : Jean-Jacques Grand

fée rédactionnelle : Gisèle Joly

lalucarnedesecrivains@alicepro.fr